

Portes obscures

Préface

J'ai bien souvent ouvert des portes durant mon enfance, certaines plus battantes que d'autres, ou grinçantes, ou encore condamnées définitivement par un énorme cadenas alors que d'autres me paraissaient totalement incontournables.

Poussées, battues ou claquées, rouillées par le temps, je continuerai certainement à en franchir encore jusqu'à la fin de ma vie.

D'ailleurs, ne sommes nous pas tous réduits à parcourir les chemins de traverse, prendre des virages, et à faire le choix de tourner à gauche ou à droite selon les intersections qui s'imposent à nous ? Parfois nous devons aussi refermer certaines portes, parce que nous allons inévitablement de l'avant que nous le voulions ou non. La sagesse consiste à savoir bien les refermer, dans l'insouciance parfois, dans la joie ou la nostalgie pour pouvoir en ouvrir d'autres, plus majestueuses encore et qui nous mèneront au bout du chemin. Mais pour en arriver là, encore faut-il avoir des racines profondes et bien ancrées, car au-delà de chaque porte traversée, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes.

Ce récit est l'histoire de quelques unes de ces portes, des portes que j'ai entrouvertes ou parfois même ouvertes violemment. Elles m'ont conduit à l'aboutissement de ce que je suis devenu aujourd'hui, un être humain, comme vous et moi, qui malgré les circonstances et les détours, aura eu la satisfaction de faire danser sa vie au fil des mots tout en exorcisant ses propres maux... Ceux-ci m'ont permis d'écrire comme on peint, sans idée majeure, le stylo à la main, bredouillant quelques mots comme le pinceau s'égaré sur le tableau de la vie.

Je dédie ce voyage à tous les déracinés de la vie.

367, Calle Tejadillo

Il ya 30 ans déjà.. C'était à Cuba, à la Havane, l'Ultime étape pour les navires espagnols de la route des Indes qui s'en retournaient vers l'Europe, la perle des capitales du Nouveau Monde, et le fleuron des colonies espagnoles, au numéro 367 de la Calle Tejadillo...

Les souvenirs de cette époque sont un peu confus mais je la garde en mémoire, Elle, descendante lointaine des indiens Guanajuatabeyes, qui vivaient dans l'extrême Ouest, et je la vénère comme l'on protège sournoisement un secret. Son visage est encore bien présent dans mon esprit, pour l'avoir cherchée pendant des années au hasard de mes nombreux voyages intemporels, mais aussi parce que ma famille résidait en face de chez elle, dans le centre historique, où mon père, grand bourgeois catholique d'origine espagnol, avait été embauché quelques années auparavant à La Fabrique de Tabac Partagas. A l'époque, il supervisait la fabrication. Il paraît que c'est en 1845 que Dom Jaime Partagas avait lui-même ouvert les portes de sa fameuse manufacture au numéro 520 de la rue Industria, à La Havane. Juste à côté du Capitole. C'est là d'ailleurs que les cigares ont toujours été fabriqués. Chaque fois qu'il rentrait à la maison, lorsque je l'embrassais, je reniflais à pleins poumons les saveurs fines et enveloppantes qui se dégageaient de lui. Dans un rite presque obsessionnel, il posait ensuite délicatement sa veste sur le fauteuil de l'entrée et se dirigeait vers la pièce principale, prenait son cigare et s'en délectait, tout en exaltant lentement un nuage de fumée bleutée à travers ses lèvres et son nez. Parfois ces fragrances étaient fruitées, fleuries, épicées, ou alors plutôt sucrées, boisées, corsées ou légères. Tout dépendait de la marque du cigare. Il disait que chaque cigare était une nouvelle expérience, une nouvelle découverte, parfois même une nouvelle vie. Moi, ce que je préférais dans ce rituel, c'était les couleurs qui en émanaient.. Parce que chaque cigare avait sa propre couleur. J'appris en effet plus tard que chaque couleur de cape évoquait une terre nourricière et lointaine, la mémoire des temps anciens, des époques passées, le reflet des valeurs essentielles. Moi, ce qui me plaisait, c'était les nuances, les tonalités de tous ces cigares. Certaines allaient du doré clair avec des reflets verdâtres au noir à tendance rougeâtre, en passant par le jaune, le brun cuivré, le brun mordoré à nuance rouge, et le brun sombre. Je ne sais pas ce

qu'il pouvait trouver, dans ces volutes éphémères, mais ce que je sais, c'est que toute la maison en était imprégnée.

Parfois mon père m'emmenait là-bas quand il n'y avait plus personne à l'intérieur. Le cliquetis des clés, lorsqu'il m'ouvrait grand la vieille porte de la fabrique, faisait déjà frissonner mes narines d'un bien-être indescriptible...

A peine la porte en bois franchie, je fermais les yeux et me laissais guider par cette forte odeur de tabac à la fois cruelle et enivrante. Là, du haut de mes 12 ans j'étais subjugué par ce monde unique et irréel qui s'exhibait à moi : de vieux ateliers aux vitres poussiéreuses inondées par le soleil, dans lesquels j'imaginai sans trop de difficulté des hommes d'un autre monde se côtoyer dans une sueur étouffante. C'était un univers glauque, à la fois intimiste et authentique, presque religieux même, dans lequel flottait encore l'âme des feuilles de tabac, qui se mourraient les unes sur les autres tout en dégagant une odeur particulière, cette même odeur envahissante et presque suffocante que papa dégagait lorsqu'il m'embrassait le soir en rentrant du travail.

Cette senteur, exacerbée par la sueur des ouvriers que j'imaginai en traversant les allées à toutes enjambées, m'étourdissait d'un plaisir subtil presque invouable. Je devinais alors les feuilles de tabac, dansant et frémissant d'allégresse à l'émanation de la sueur piquante des ouvriers, les étagères bancales se redresser, les outils éparpillés sur le sol, enivrés de ce parfum d'outre-tombe, danser une salsa endiablée dans une complicité presque effrayante.

Le plus féérique encore était le monte-charge, d'époque, qui m'amenait alors dans les fins fonds de la fabrique d'où s'échappait une odeur moite et détachée, qui allait et revenait sans cesse, et dont le parfum particulier me laissait, à chaque descente, une émotion profonde.

A quelques pâtés de maisons de chez nous se trouvait l'Hostal Tejadillo, composé de trois bâtiments datant des 18 et 19èmes siècles, situé exactement au numéro 12, à deux pas de la Place de la Cathédrale et tout près de la célèbre Bodeguita del Medio. Les céramiques et le fer forgé de cet hôtel, ainsi que les deux superbes patios dotés d'une abondante végétation, étaient le reflet de tous les vieux immeubles de la Calle Tejadillo.

J'étais à cette date, un petit collégien comme tant d'autres.. Je

prenais les jambes à mon cou en sortant de l'école pour être tous les jours au rendez-vous. En arrivant dans notre maison, une vieille demeure aux accents coloniaux, je m'empressais de m'enfermer dans ma chambre en prétextant une avalanche de devoirs et catapultais mon lourd cartable sur mon lit, dont les draps avaient été rigoureusement arrangés par maman le matin même.

Alors, dans une sorte de rite religieux, je me dirigeais vers la fenêtre pour l'entrevoir, comme tous les soirs à la même heure. Elle était là, au numéro 367 de la rue Tejadillo, une rue aux arcades, balcons, grilles en fer forgé et cours intérieures qui faisaient de la Havane une ville de profondeur et de caractère, une ville mystérieuse et maîtresse dans l'art de la séduction, comme Elle..

Assise sur les marches d'une entrée au portail bleu, son corps tourné vers la cour intérieure que je soupçonnais sans trop de difficulté, ses pieds à l'extérieur, une main délicatement posée à terre caressant le sol poussiéreux et l'autre gracieusement abandonnée sur son genou gauche, elle ne bougeait pas. Je passais des heures à contempler cette jeune indigène devant cette majestueuse porte dont la façade bleue me rappelait l'immensité des mers qui encerclaient Cuba, en particulier le détroit du Yucatán. C'était un bleu tellement intense qu'on aurait dit qu'il allait l'absorber. Là, j'imaginai cette sirène engloutie dans les vagues puissantes de la baie, se relever, de l'écume blanche sur ces beaux et longs cheveux ébène et se séchant sur la plage dorée, écrasée non pas par la chaleur mais par un lourd passé : l'extermination de ses ancêtres vers 1552. En effet, en moins de cinq ans, la population indigène de tempérament pacifique, systématiquement massacrée, avait été réduite à quelques centaines d'individus. Et elle en était l'une des rares descendantes, cela m'avait été confirmé par notre voisine, Inès, qui connaissait l'histoire de tous les habitants du quartier sur le bout des doigts. Elle portait ce fardeau dans un profond regard sombre qui faisait d'elle la beauté de l'Ile, en tout cas, c'était bien comme ça que je le voyais dans mon petit cœur de collégien intimidé de l'époque.

Pendant des années, je l'ai épiée, violée du regard, aimée en silence... sans jamais vraiment l'approcher. J'étais impressionné par son allure générale, et la grâce qu'elle dégageait. J'ai bien fait une tentative d'approche une fois, mais la belle sauvage m'avait vu venir de loin, et s'était reculée dans sa tanière puis avait refermé la porte

bleue d'une façon si violente que je crus un instant recevoir une claque sur la joue... Alors, depuis, j'avais continué à guetter le moindre de ses gestes du haut de ma fenêtre sans qu'elle ne s'en aperçut.. Elle était devenue ma muse, et lorsque parfois, la pluie l'empêchait de venir s'installer sur les marches de la porte bleue, je devenais comme un lion en cage dans ma chambre exigüe. Une autre fois, j'avais même poussé mon expérience au delà de mes limites, en déposant devant son antre un petit mot, délicatement parfumé de ... tabac. Forcément, puisque jusqu'à lors, cette fragrance était mon unique repère et n'était elle pas, selon les dires de papa, le symbole d'une nouvelle expérience, une nouvelle vie ? Malheureusement ce jour là, un vent fort et violent, poussa mon petit mot doux devant une autre porte, celle de Rosa, la fille d'une voisine, qui ne se lassa pas, depuis ce jour là, de m'espionner, tout comme je le faisais avec ma princesse indigène... C'est à cette époque-là que je me suis dit que ça ne valait pas la peine de fumer des cigares si c'était pour en arriver à ce genre d'expérience...

Malgré tout, je me contentais de la regarder, devrais-je dire, de la dévorer des yeux, d'éplucher son passé d'indienne au hasard de mes divagations nocturnes.. Elle devait avoir mon âge, mais visiblement n'allait pas à l'école. Je me suis longtemps demandé ce qu'elle faisait assise devant sa porte, tous les jours.

Ma première hypothèse fut qu'elle attendait le retour d'un père ou bien alors d'un frère malheureusement disparu. La deuxième, plus romantique à mon goût, fut qu'elle guettait le retour de son fiancé désespérément. Mais cela, même Ines, ne le savait pas. D'après ses dires, déjà toute petite, bien avant que nous venions habiter dans cette magnifique rue aux couleurs ocres et ancestrales, elle passait ses journées à attendre devant son abri. Sa mère était quasi inexistante, on l'apercevait de temps en temps derrière une fenêtre, furtivement, mais cette maison était tellement silencieuse dans le brouhaha de cette musique afro-cubaine, qui résonnait de porte en porte et de café en café, qu'on eu dit qu'elle était habitée par des fantômes..

C'est ainsi que j'en vins à la conclusion que cette jolie Guanajuatabeye était sans doute un de ces esprits perturbés qui aiment à revenir sur un lieu qui leur est familier....

Ines s'était moquée de moi lorsque j'avais osé évoquer cette possibilité, et m'avait conseillé d'aller lui parler. Mais les origines

mêmes de cette jeune fille aux yeux noirs me pétrifiaient. Du haut de ma fenêtre, je l'imaginai, du moins, ces ancêtres, dans leur abri primitif à l'intérieur de cavernes creusées dans le Mogote, vivant de la cueillette et pêchant à l'aide d'outils à base de coquillages. Je refaisais l'histoire en la suivant, étape après étape, tantôt sous l'occupation espagnole, vers la fin du 16^{ème} siècle où la population indigène ayant été décimée par les conquistadors espagnols à l'époque des premières plantations de canne à sucre, tantôt au 17^{ème} siècle, au cours duquel Cuba s'était mis à exploiter le café et le tabac.. Ou pourquoi pas, lors de la révolution cubaine, faisant partie d'un groupe de jeunes dirigé par Fidel Castro pour fomenter l'insurrection générale..

Il fallait quand même être sacrément résistant pour passer tour à tour ces épreuves au gré de ces siècles bouleversés par l'histoire, et se retrouver en 1970, assis devant une porte, sans bouger, comme pour récupérer de ce long voyage : seul un fantôme avait le pouvoir de faire çà...

La Havane

La Havane était une ville captivante. Maman et moi, lorsque nous allions au marché, traversions un dédale de ruelles aux trottoirs défoncés et aux immeubles lézardés par un passé trop lourd à porter. Nous passions souvent à côté du front de mer et c'était là un émerveillement devant le contraste du bleu de la mer et les façades aux couleurs vives d'origine et maintenant délavées par le soleil.. Je me disais souvent que si j'avais été peintre, je ne me serais jamais tari de mélanger ces couleurs sur ma palette. Le bord de mer, entouré par le « Malecon », cette longue digue où rencontres, manifestations et fêtes en tout genre donnaient lieu à des échanges parfois impromptus, nous permettait, maman et moi, d'aborder des sujets souvent condamnés au domicile familial.

J'aimais profondément cette ville qui dégagait une vraie sensualité et une chaleur humaine. Malheureusement les couleurs vives de certains immeubles n'arrivaient pas à cacher leur profond délabrement, essentiellement du au sel et aux embruns.. Il faisait bon vivre à la Havane. La musique afro-cubaine émanait de toutes parts dans ces ruelles et parfois, il arrivait que maman et moi nous nous laissions guider au rythme de la salsa et que nous nous retrouvions assis à la terrasse du « Floridita » où Hemingway quelques années auparavant, avait pris l'habitude de siroter un daiquiri. Là, nous nous faisons l'écho du bouillonnement d'une ville en émoi. D'un côté des jeunes vendeurs arpentaient les rues en proposant des cigares, des journaux, des fleurs, et de l'autre, en cirant les chaussures, ou en aiguisant les couteaux... C'était ça la Havane, un monde de débrouille et de vie, une petite fourmilière bien organisée.. La Havane, envoutante et ensorceleuse, sauvageonne à souhait, petite sevillanne de mon cœur comme l'était la mystérieuse inconnue de la rue Tejadillo... Cette ville et elle ne faisaient qu'une : toutes les deux impossibles à apprivoiser au premier coup d'œil.. Plus tard, je me suis lassé d'elles, puis j'y suis revenu, je les ai aimées puis détestées, je croyais les cerner, les comprendre un peu.. toutes deux se sont données à moi tout le long de mon existence, puis m'ont échappées. C'était ainsi qu'était la Havane, c'était ainsi qu'était celle que j'avais fini par surnommer « Iyaemi », nom d'un groupe

folklorique, qui en langue yoruba, veut dire, notre mère. Ces musiques de danse, de percussions, qui racontent l'âme d'une île nègre, ses racines africaines, ses désirs, sa violence et sa poésie collaient parfaitement à l'image que me renvoyait Iyaemi.

Toutes ces rues qui se dressaient maintenant devant nous, fières et élégantes, étaient toutes les unes plus enivrantes que les autres. Il faisait bon y flâner au pied des maisons coloniales, repeintes et restaurées parfois à la va-vite, pour éviter qu'elles ne s'écroulent tant le temps les avaient mises à nu. Mais même délabrés, tous ces quartiers regorgeant de places, de petits palais ou autres constructions aux façades colorées, avaient un charme inestimable à mes yeux.

C'est ainsi qu'un jour, à la Place d'Armes, alors qu'un bouquiniste tentait de nous vendre « l'histoire m'acquittera » de Fidel Castro, maman m'annonça froidement qu'elle avait un petit secret..

En effet, tous les jours, pendant que j'écoutais attentivement mes profs au collège, et que papa régentait la fabrique de Partagas, maman empruntait la rue O'Reilly pour rejoindre la Cathédrale et faisait une halte dans la ruelle Empedrado, à la Bodeguita del Medio, le rendez-vous incontournable des écrivains et artistes en tout genre. Si au début, imaginer maman écrivain me fit sourire largement, je me résignai à l'idée et je me surpris finalement à en être content pour elle. Cette femme de grand bourgeois espagnol, qui devait sans doute s'ennuyer dans sa grande demeure coloniale, passait donc son temps à écrire des nouvelles ou autres poèmes en secret. Oui, j'étais fier d'elle.

Maman était une écorchée vive, heureuse, mais écorchée. Elle s'appliquait à tout bien faire dans sa vie de tous les jours, être à mon écoute, m'appuyer dans ma découverte de la vie sans pour autant m'influencer d'une manière que ce soit. Elle était là comme un garde fou. Elle en faisait de même avec ses amis. D'ailleurs, c'est son côté confidente qui m'attirait. Maman était un mur, elle s'empêchait de répéter à des tiers ce qu'elle avait entendu. Elle savait garder les secrets comme personne. Sa propre devise était de ne pas faire ou dire aux autres ce qu'elle ne supporterait pas qu'on lui fasse ou qu'on lui dise. Parfois elle s'en voulait même d'être presque plus attentive à son enfant qu'à son mari. Elle trouvait difficile d'être une femme, car il fallait être à la fois une mère, une amie et une amante. Selon les

jours, c'était impossible. Elle aimait surprendre par sa fantaisie, et si elle-même détestait qu'on lui fasse des surprises, elle adorait en faire aux autres. Surprendre, oui, c'était ça en fait son leitmotiv, cultiver ce petit grain de fantaisie qui la rendrait différente des autres. Elle était si banale en fait, qu'il fallait qu'elle se démarque d'une façon ou d'une autre. Oui elle était une maman accomplie, une épouse fidèle, une amie attentive, mais la vie pour elle allait au-delà de tout cela... cela devait passer par l'Art, puisque l'Art n'était pas un cadeau offert à tout le monde dès le berceau. Ce goût artistique, elle l'avait reçu de son père, qui comme elle, était un artiste amateur tout en étant un homme très réaliste, de part ses fonctions au sein de la société. Lors de ses rares moments de distraction, il se plaisait à sculpter sur bois, sur pierre, à dessiner, à faire de la mare du jardin un véritable bassin d'Art. Il était son miroir, son idole et malgré son âge, maman était toujours en plein complexe d'Oedipe. Il représentait son idéal. Pour elle, tous les hommes devaient être comme lui, droit, honnête, altruiste, attentionné, discret et passionné. Ce don de l'écriture, qu'elle avait elle-même reçu de son père, je comprenais aujourd'hui que j'en étais quelque part l'héritier. Cela me fit sourire...

Elle me sortit de mes chimères, avec ces quelques vers de Gabriel de la Concepcion Valdés plus connu sous le pseudonyme de "Placido":

A la fontaine de l'Indienne Habana"

Regardez La Havane, là-bas, couleur de neige
gentille indienne à la fine structure
dominant une fontaine cristalline
assise sur un trône de bref albâtre,
elle ne murmure jamais contre son sort traître
ni se lamente du soleil qui la fascine
la cruelle intempérie ne la tue pas
et la tempête furieuse ne la déplace pas.
iOh, beauté, ta souffrance est plus grande
que ce mur tenace et dilaté
qui entoure tes dalles magnifiques.
Mais tu es toute de marbre pur
sans âme, sans chaleur, sans sentiment
façonnée par les coups du fer dur.

C'est ainsi que je fis la relation avec ma muse... Soudain, j'eus le sentiment que maman lisait dans mes pensées. J'hésitais un temps avant de lui en parler, puis elle prit la parole et me raconta la légende de cette fontaine, la fontaine de l'indienne, sculptée en marbre de Carrare. Selon la légende, donc, une belle indienne aurait accueilli les navigateurs espagnols qui faisaient le tour de Cuba au 16ème siècle. Lorsque les Espagnols arrivèrent dans la baie de La Havane, une indienne assise sur un immense rocher les observa en silence. Elle s'approcha prudemment et d'un geste circulaire, elle fit référence à la baie spacieuse qui s'offrait à eux et elle prononça le mot "habana". Un des marins traça tout de suite un croquis de l'indienne assise sur son rocher et l'appela "la habana". D'après maman, cette légende a traversé le temps. Et moi de penser : je sais où se trouve maintenant son fantôme...

Maman, à cette occasion, ne manqua pas de me faire revenir à une réalité que je ne souhaitais pas entendre, même si je la présumais : elle aborda le sujet pénible et délicat pour moi de nos origines espagnoles.. nous étions nous-mêmes issus de la colonisation comme la plupart des habitants de cette ville.. Pourtant je ne me voyais aucun atome crochu avec Diego Velazquez qui, pensant trouver de l'or sur l'île avait du se contenter de manioc, patate douce, maïs, haricots, tabac, ou encore du coton et s'était crut obligé, alors que les indigènes étaient une population pacifique et plutôt accueillante envers leurs « hôtes », de les exterminer dans leur majorité... Le destin de ceux qui avaient échappé à ce génocide ne fut guère mieux puisqu'une épidémie de variole décima les plus résistants. Non, je refusais définitivement d'être de ce descendant-là, je préférais en faire abstraction. Oui, c'était ainsi. Je rejetais totalement cette idée de sentir du sang barbare couler dans mes veines, ne fusse même qu'un infime pourcentage. Je savais en effet, pour l'avoir vu dans les livres d'histoire, que ces gens-là avaient décimé des générations entières d'indigènes alors que ceux qu'ils appelaient « sauvages » leur avaient offert des sacrifices, ou leur avaient fait des offrandes comme ils avaient l'habitude de le faire envers leurs dieux locaux... En guise de remerciement, ces « dieux tombés du ciel » les égorgeaient ou encore leur coupaient les mains... Qui étaient les sauvages dans cette histoire ? Il m'était devenu inconcevable, que mon peuple puisse être né dans une effusion de sang et de barbarie infâmes.

Cette idée là me paralysa d'ailleurs longtemps car je ne voyais pas comment, moi, descendant de barbares, caresser un jour l'espoir de me blottir dans les bras de ma douce indigène... Depuis ce jour là, je décidai qu'il était plus opportun de ne parler à personne de Iyaemi... Mais je n'avais que 12 ans, et j'avais encore un peu de temps devant moi...

L'autre Monde

Malheureusement, lors de la restauration du bâtiment de La Fabrique de Tabac Partagas en 1987, nous dûmes déménager. Cette restauration n'entraîna pas l'arrêt de la fabrication du tabac, mais demanda des économies, dont mon père fit les frais puisqu'on lui demanda d'aller gentiment voir ailleurs. Alors je laissais derrière moi la belle indienne pour rejoindre la Trinidad où mon père avait retrouvé un emploi dans une petite fabrique de tuiles à la sortie de la ville, à 500 mètres sur la route qui monte à Topes de Collantes...

Ce déménagement fut pour moi la pire des épreuves qu'il pouvait m'arriver. Ce que je ressentais était alors inqualifiable. Toutes ces années passées à la regarder, à la guetter, à la protéger se volatiliserent en éclat ... Iyaemi, ma douce, ma belle indigène, mon guide... pensée de mes pensées les plus intimes, trésor caché de mon enfance.. J'étais déchiré, vidé, perdu aussi.. et je ne pouvais en parler à personne car personne ne m'aurait compris. Pour des dizaines d'habitants du quartier, elle se fondait dans les rues de la Havane, elle faisait partie du décor, et plus personne ne la remarquait. Même Ines, ma voisine, en avait oublié l'existence avant que je ne lui en reparle. Elle était à moi, je la voulais pour moi, et depuis tout ce temps en grandissant, je ne vivais plus que dans l'espoir de la faire mienne et de la couvrir de milliers de caresses. Tout était bien clair dans ma tête, il fallait d'abord que je l'apprivoise, et que je la sorte de sa prison bleue pour qu'enfin elle puisse se donner à moi. J'étais prêt à attendre le temps qu'il faudrait, j'étais déterminé et rien ne pouvait m'en empêcher.. Jusqu'à cette terrible journée où papa m'apprit la nouvelle de notre départ.

J'avais maintenant 25 ans, je finissais mes études littéraires... et je commençais à prendre mon indépendance. La rue Tejadillo était bien loin et pourtant je ne l'avais jamais oubliée. Souvent, pendant ces 13 années d'exil, j'eus envie d'y retourner, mais une espèce de peur incontrôlable m'en empêchait. J'étais toujours célibataire, les filles de mon âge et de mon rang ne m'intéressaient guère. Iyaemi était toujours en moi et secrètement je l'attendais. J'avais passé toutes ces années à m'instruire sur les origines précolombiennes et particulièrement sur les indiens Guanajuatabeye. Derrière tous ces récits, toute cette histoire, je crois bien aussi que j'apprenais à me

reconstruire pour être plus proche de Iyaemi le jour où je la retrouverais. Cloîtré dans la grand bibliothèque de la Trinidad, je ne comptais plus les heures passées à m'abimer les yeux sur des vieux livres. Connaître ses origines me rapprochait d'elle un peu plus chaque jour. Je prenais des notes comme un écrivain qui chercherait un décor historique à son roman. Et je ne m'en lassais pas. Elle était plus près de moi encore lorsque je dévorais toutes ces images jaunies glanées ça et là au hasard des rayonnages.

Un jour, alors que je m'engageais dans une de ces magnifiques rues aux couleurs ocres que j'empruntais pour me rendre une fois de plus à la bibliothèque, je me rappelais alors la conversation que j'avais eu avec maman quelques années plus tôt à propos de nos origines et m'offusquais une nouvelle fois à l'idée que la Trinidad avait été fondée par Diego Velazquez, personnage sur lequel j'avais fait une biographie digne de ce nom .. Elle n'en demeurait pas moins une ville magnifique mais là encore, chacun de mes pas se faisait l'écho de stigmates d'un passé accablant.

Alors que je me trouvais sur la Plaza Mayor où les riches propriétaires sucriers jadis possédaient des maisons en pierre de taille et aux toits de tuiles, décorées de marbre et de bois précieux, et dont les couleurs douces et joyeuses font inévitablement songer aux meilleurs fruits tropicaux qui poussent ici en abondance, je crus apercevoir l'image de celle qui à la Havane m'avait longtemps poursuivi...

Au hasard d'une rue, elle se dressait là... derrière un vieux banc en chêne, vêtue de blanc, ses cheveux lisses et raides somnolant sur ses épaules frêles.. une onde parcourut mon corps sur toute sa longueur comme le choc d'une rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde.. Je ne savais plus à quel monde j'appartenais, je naviguais depuis mes 12 ans entre deux mondes, d'une ruelle à l'autre, mon esprit déchiré à jamais entre deux continents, les Indiens précolombiens et les Espagnols conquérants. Je me sentais alors coupable et j'étais convaincu de porter sur mes épaules toute l'histoire d'un peuple écartelé.

Je la regardais longuement, comme je le faisais à la Havane, par peur qu'elle ne m'échappe une nouvelle fois. J'osais même espérer qu'après toutes ces années elle m'avait suivi de la Havane à la Trinidad en cherchant timidement à m'approcher. Elle était si sensuelle dans sa tenue blanche contrastant avec sa peau métissée.

Elle resplendissait de beauté. Elle était devenue une femme mais avait gardé ce regard sombre de l'enfant qu'elle était autrefois. Nos regards se croisèrent, et j'entraperçus dans ses yeux noirs l'espoir retrouvé. Nous nous dévisagions alors comme ces deux adolescents que nous étions tout en nous rapprochant l'un de l'autre. Une sorte de bien-être m'envahit alors. Elle n'était plus qu'à quelques centimètres de moi quant, à ma grande surprise, elle me tendit la main. Sans un mot, ses yeux lovés dans les miens, elle me transporta vers son monde à elle, sans me juger. Je franchissais alors, pour la première fois, une nouvelle porte, mais cette fois-ci, accompagné de Iyaemi. Je ne sais pas quelle magie alors, nous nous retrouvions dans les collines au milieu des siens ; l'herbe était douce sous nos corps enveloppés. Nous étions heureux et satisfaits de ce que la Nature nous avait comblés. Nous vivions de peu, la vie y était tranquille et sereine : les navires espagnols n'avaient pas encore débarqué avec leur armada de méchanceté et leur course à la conquête. Nous n'étions pas encore des « sauvages ». Seule la sagesse guidait nos cœurs. Nous nous nourrissions de fruits et de manioc et le temps semblait suspendu à nos lèvres. Jamais je n'ai connu un tel bien-être aussi proche de l'extase. Ma vie était ici, et je l'avais déjà comprise, quelques années auparavant, rue Tejadillo. Je restais émerveillé et tout cela me semblait pareil à un enchantement. Autour de moi je regardais ses frères réalisant des silhouettes et figures humaines joliment décorées, et des femmes tisser des tissus aux couleurs cramoisies. Nous nous fondions dans ce merveilleux paysage de vallées fertiles, de vallons, de grottes, et petites routes de campagne comme dans un tableau. Nous avons fait l'amour des jours et des nuits entières dans la Cueva del Indio et je tenais tant à rester dans cette grotte merveilleuse que je me plaisais à penser qu'on y retrouverait un jour les restes des deux amants « d'outre-monde ». Je me forgeais même des légendes, que j'imaginai traverser les siècles, comme celle que je lui susurrais alors à l'oreille : l'histoire de ce colon espagnol qui s'était épris d'une jeune indigène. Pour le punir de cette exaction, la tribu décida d'enterrer les deux amants dans le sable. Quand la femme senti ses pieds s'enfoncer, cherchant des racines auxquelles se raccrocher, le soleil entra en elle et lui fit un enfant. Cet enfant en naissant, délivra les deux amants. Ce phénomène inexplicable ne pouvait provenir que de la puissance des Dieux.. C'est ainsi que le peuple indigène réintégra les deux amants

dans leur tribu et les vénéra jusqu'à leur mort et que la paix revint entre l'ancien et le nouveau Monde.

Cette histoire fit rire bruyamment Iyaemi, d'un rire lourd et pénétrant que je crois entendre encore en moi comme un profond écho.

Notre périple intemporel se termina dans les rues pavées de la Trinidad, inondées de soleil et cernées par le bleu de la mer des Caraïbes. Elle et moi ne faisons qu'un seul et même corps dans cette ville qui pourtant avait été le théâtre de barbarie la plus cinglante de l'histoire précolombienne. Le temps semblait s'être arrêté. Je ne sais plus combien de temps nous avons couru, tournoyé sur nous-mêmes, combien de temps nous nous sommes enlacés, ni combien de temps j'ai pleuré lorsqu'elle a disparu une nouvelle fois.. Ce que je sais, ce que je crois, c'est que la porte s'est refermée, dans un claquement fulgurant.

Et puis le chaos. Je me réveille. Et comme à chaque crise, des bruits ténébreux provenant de couloirs exigus, des gens qui piaillent, qui grognent et qui hurlent sauvagement, des murs blancs qui suintent la terreur, un brancard, les mains et les pieds liés, d'affreux visages funèbres et lugubres se penchant sur moi, et une odeur sans nom, fade et répugnante à la fois me remontant lentement le long des narines. Je ne comprenais pas ce que je faisais là, ce monde nouveau qui s'offrait à moi n'avait rien de pacifique, et Iyaemi n'était plus à mes côtés.

Je sentis soudain une profonde piqure et un liquide vicieux et impropre s'introduire progressivement dans mes veines. Alors je fermais les yeux pour me raccrocher à ces moments merveilleux que nous venions de passer et j'écumais chaque minute comme un profond arrière-goût de nostalgie. Tout s'enchevêtrait maintenant dans ma tête, et certaines images jusqu'à lors inconnues, venant détrôner les précédentes, jaillissaient à moi alors comme une évidence : un enfant gesticulant et pleurant dans sa poussette au pied d'une gigantesque et imposante statue.. Je ne reconnaissais pas l'endroit. Je voyais une longue, très longue avenue débouchant sur un front de mer, bordée de boutiques de fleurs, d'oiseaux et de livres, ainsi que de petites placettes tout autour. Cette avenue était très animée et bruyante. De nombreux passants paradaient sur son long corps rectiligne avec fierté et détachement. Il y avait un terre-plein central réservé aux piétons et bordé d'arbres. Les cafés, bar à tapas

et les restaurants sur les comptoirs desquels des jambons étaient suspendus solennellement, y avaient installé leur terrasse. Il faisait chaud et l'on y parlait espagnol. J'aperçu également un attroupement de personnes devant une belle danseuse de flamenco et en y regardant de plus près il me semblait reconnaître, sous ce corps finement sculpté, la silhouette de Iyaemi. Je détachais un instant mon regard, happé une nouvelle fois par cette statue imposante qui se dressait fièrement face à la mer, et dont le bras tendu semblait indiquer symboliquement la Direction du Nouveau Monde.. Et là, à quai, trois magnifiques bateaux sur lesquels étaient respectivement inscrits les noms de la Santa Maria, la Pinta, et Niña. Tout était confus alors dans ma tête, des flashes m'embrouillaient l'esprit, je ne comprenais pas ce qu'il m'arrivait. Je me détournais une nouvelle fois vers la danseuse de flamenco, dont les « tacons » des chaussures sur le sol me donnait de plus en plus mal à la tête. Chacun de ses mouvements était sensuel : le sommet de la grâce et de l'harmonie en quelque sorte. Sa danse était sobre, épurée, pathétique, majestueuse. Elle semblait exprimer toute une tragédie humaine. D'elle, se dégageait une foule de sentiments : la passion furieuse, le poids de la mort, la douleur, la résignation, la douceur, la joie, l'amour inconditionnel Plus profonde encore que toutes les mers du monde, cette danse me transportait au-delà du temps et de l'espace.

Le professeur Arturo Valdero était à mes côtés et prenait régulièrement des notes lors de mes divagations. Il m'expliqua alors que la grande avenue dont je lui avais parlé dans mon rêve éveillé, était, selon la description détaillée que j'en avais faite, les Ramblas de Barcelona.

Quelques jours plus tard, il revint me voir avec ce sourire vainqueur qui le caractérisait lorsqu'il parvenait à ses fins : il avait enfin trouvé la clef. Il sortit d'un pochette un article paru 40 ans plus tôt dans l'Avanguardia. Le titre de l'article s'intitulait : un enfant de 4 ans laissé à l'abandon sous la statue de Christophe Collomb à Barcelona. Et il conclut fièrement : cet enfant, c'était vous, tout concorde. Le professeur m'expliqua que je n'étais pas fou comme tous le pensaient ici mais victime d'une amnésie psychogène résultant d'un traumatisme psychologique, avec troubles multiples de la personnalité. L'article en effet précisait que cet enfant avait été

retrouvé en mauvaise santé, ayant été visiblement battu et mal nourri. D'après lui ma vie ensuite n'avait été qu'un micmac d'histoires inventées et nourries par les seules images qui restaient bien encrées en moi : la danseuse de flamenco et la statue de Christophe Collomb dressée vers le Nouveau Monde.

Depuis ce jour-là, je me suis senti dépeuplé et dans un hurlement presque inaudible, j'ai décidé de fuguer mon passé, de désertier ma mémoire, de me débarrasser de toute frontière afin d'annihiler l'espace-temps, pour me faire peau neuve et fermer toutes ces portes plus déchirantes les unes que les autres. Une sorte de retour à la case départ, sauf que j'avais perdu presque 25 ans de ma vie.

Epilogue

Aujourd'hui, guéri de mes errances à la recherche de racines que je m'inventais, né de père et de mère inconnus, je revenais, sur les conseils du professeur Valdero, à la Havane. Comme ce petit collégien que j'étais, je m'empressais de retrouver la Calle Tejadillo qui était exactement comme je l'avais imaginée un soir en voyant un prospectus sur la Havane trainer sur une table de l'une de mes innombrables familles d'accueil que ma mémoire avait totalement et volontairement effacées. C'était sans doute là le point de départ de mon « décrochage temporel ».

Dans mes yeux d'enfant, selon l'analyse du professeur, je n'avais gardé que l'image de la danseuse espagnole et la statue de Christophe Collomb comme uniques repères. Ce prospectus sur Cuba, quelques années plus tard, fut le détonateur de mes tourments. Sur ses conseils, donc, pour finir ma thérapie, je retournais Calle Tejadillo. Je n'avais jamais osé réellement ni repasser ni m'arrêter devant le numéro 367, par peur de briser un rêve que j'avais nourri pendant si longtemps. Dans un dédale de vieilles ruelles aux senteurs entêtantes, je courrais pourtant pour la retrouver.

Ridée, maquillée, reconstruite, replâtrée, rongée par le sel, secouée par les ouragans, ballottée par l'Histoire, l'imposante porte bleue était toujours là, se dressant comme un défi aux avant-postes de mes divagations, adressant un clin d'œil à ces années volées. Mais la belle indienne aux yeux noirs n'était plus à notre rendez-vous secret, il était temps, maintenant de refermer la porte azurée de mes fabulations d'enfant bouleversé et d'oublier les fantômes d'un passé illusoire.

- Carnet de Carlos Sanchez, ex-occupant de la cellule n°7, quartier psychiatrique de l'hôpital de Barcelona – Entré en 1993 et sorti en 2000 après sept années de thérapie.-